Alain

Duhamel

Le complexe d'Astérix

LE MONDE ACTUEL

Gallimard

Pour Arnaud et Valérie

AVANT-PROPOS

Les Français forment un drôle de peuple, une nation aux mœurs politiques bien particulières. Les Hexagonaux ont l'esprit monarchiste mais l'instinct régicide, la passion des querelles mais la nostalgie de l'unité, le sens de la tradition mais le goût de la nouveauté, le respect de l'Etat mais une forte propension à la fronde. Il y a près de trente ans, dans *La France déchirée*[1], Jacques Fauvet avait défini leur tempérament politique par ces trois traits : l'individualisme, l'intellectualisme, le conservatisme.

C'était bien vu. Le citoyen français réagit comme un individu avant de se sentir membre d'une communauté. Il adore les grands débats d'idées, plus que quiconque dans tout autre pays, mais se montre en même temps d'un égoïsme fort prosaïque. Il installe régulièrement au pouvoir des modérés, des hommes d'autorité mais laisse éclater, tous les dix ans en moyenne, une brusque éruption progressiste, généralement suivie d'une réaction apeurée. Il est peu porté à la tolérance, quelles que soient sa famille ou sa sensibilité. Dans notre doux pays, au climat tempéré, le sens du dialogue et le respect de l'autre font peu ou prou figure de trahison. La France politique préfère le théâtre et s'accommode de l'archaïsme. A gauche

1. Fayard.

comme à droite, l'invective est, le plus souvent, le mode d'expression naturel.

Derrière ce mélodrame perpétuel, le consensus est cependant bien plus robuste qu'il n'en a l'air. Derrière la discorde, affleure vite — quand on y regarde de plus près — l'accord croissant sur l'essentiel. Derrière le choc des mots et le fracas des mythologies, une modernisation profonde s'accomplit, s'accélère. Le rituel est antique mais le jeu se transforme. Le public évolue.

La politique en France demeure certes gallicane. De même que l'Eglise catholique avait ici, sous l'Ancien Régime, un statut spécial au sein de l'Eglise de Rome, de même la politique obéit toujours en France à des règles spécifiques, bien plus originales que les Hexagonaux eux-mêmes n'en ont conscience. Il y avait jadis un gallicanisme religieux, un gallicanisme politique subsiste encore. L'objet de cet essai est de le définir de plus près.

La tâche de l'auteur a grandement été facilitée par la publication d'une œuvre de science politique de première importance : *Astérix le Gaulois.* Goscinny et Uderzo ont su, mieux que quiconque depuis Tocqueville, résumer en leur héros tous les traits qui forment le tempérament politique français. Batailleur, cyclothymique, courageux, ironique, râleur, généreux mais chauvin, actif mais ombrageux, intelligent mais farouchement individualiste, épris de prouesses et de gloire, sceptique devant les puissants, allergique au conformisme, farouchement attaché à son village et persuadé que rien au monde ne saurait l'égaler, intrépide et superstitieux, enthousiaste, puis découragé, sentimental et misogyne : c'est toute la politique française.

A cette différence notable que celle-ci, malgré ses efforts, ignore ce que pourrait être la composition d'une potion magique. En politique, il n'y a pas de druide détenteur de formules surnaturelles. Cela vaut sans doute beaucoup mieux

ainsi. La France, cette fille aînée de la politique qui a inventé le suffrage universel, la gauche, la droite et les intellectuels engagés, pourra peut-être ainsi finir par devenir un jour une société vraiment démocratique.

Mes remerciements vont à nouveau à Monique Faraut avec qui la transcription matérielle d'un manuscrit devient un exercice presque agréable.

CHAPITRE I

LA GUERRE DE RELIGION

La politique automatique

Les hommes politiques français sont rarement des sots, les militants des partis ne sont pas toujours des esprits primaires. L'image qu'ils donnent cependant tous ensemble des campagnes électorales, de la vie parlementaire et des débats idéologiques, afflige souvent, effare parfois. Ce ne sont qu'apostrophes, polémiques, imprécations, injures même. Pis : les procès d'intention, les mauvaises querelles, les contresens volontaires s'accrochent à la politique française comme un lierre rageur. Il n'y a pas seulement manichéisme, outrance, intolérance mais comportement pavlovien. L'adversaire n'a pas tort parce qu'il a tort, mais parce qu'il est adversaire. Chacun parle et agit comme si le camp d'en face s'identifiait aux forces du mal, comme s'il ne pouvait en sortir que propos sulfureux ou manœuvres démoniaques. La scène politique nationale donne une représentation permanente de *Sodome et Gomorrhe* interprétée par des automates. Si les Français ont du retard en matière de robotique industrielle, ils ont de l'avance en ce qui concerne la robotique politique.

Un débat simpliste, sans dialogue véritable, des réactions mécaniques constituent l'aboutissement logique d'une longue tradition nationale. La France est née frappée d'une double maladie congénitale, le virus de la division, le bacille de l'intolérance. Elle y a toujours mal résisté. De rechute en rechute, ces infirmités psychologiques ont fini par modeler les

esprits et les manières. L'Histoire elle-même accentue ces travers en soulignant comme à plaisir les clivages et les oppositions, en estompant, parfois en escamotant les facteurs d'unité et de cohésion. Des tribus gauloises querelleuses (l'étaient-elles tellement plus que les autres ?) aux batailles fratricides entre Armagnacs et Bourguignons, des guerres de religion aux rivalités entre Valois et Guise, des ligues aux frondes, des affrontements entre royalistes et révolutionnaires, entre jacobins et girondins, entre bonapartistes, républicains et monarchistes, entre socialistes et bourgeois, entre dreyfusards et anti-dreyfusards, entre vichystes et résistants, entre gaullistes et communistes, et depuis deux siècles éternellement entre gauche et droite, entre le mouvement et l'ordre, entre progressistes et conservateurs, l'histoire politique de la France défile comme une succession de déchirements perpétuels.

Paradoxe tout de même pour une nation qui, telle quelle, est à peu près la plus ancienne d'Europe, pour un peuple qui a dix siècles de vie en commun, pour un Etat plus unitaire et plus antique que les autres. A durée égale, l'Hexagone n'a pas connu davantage de guerres civiles que ses homologues, mais à leur différence il prend plaisir à les valoriser. En France, on sacralise ce qui oppose et on déprise ce qui rassemble. Drôle de jeu.

Cette gymnastique masochiste a triomphé à l'époque du Front populaire et de Vichy ou durant la guerre froide et la décolonisation. Elle atteint aujourd'hui une sorte de perfection. Depuis Mai 1981, tout concourt en effet à l'échauffement général. La mécanique de l'exclusion réciproque tourne à plein régime. C'est que convergent les facteurs de division automatique, de fracture obligée, comme s'il s'agissait de construire un modèle caricatural d'affrontement borné. La gauche ne trouve plus d'unité que dans son exécration de la droite. Les divisions profondes et croissantes qui déchirent socialistes et communistes n'évitent le divorce sans retour que

grâce à la mécanique majoritaire imposée par les institutions (jadis maudites) et par la loi électorale (toujours dénoncée), ainsi que par l'action de ce baume souverain, la détestation du camp d'en face.

Symétriquement, l'opposition qui étouffe de son mieux ses querelles de personnes et repousse de toutes ses forces l'heure inéluctable qui verra se rallumer la « guerre des chefs », jette toute son ardeur et toute son énergie dans une dénonciation inflexible de chaque initiative du pouvoir. Entre les deux blocs antagonistes, impossible, après un quart de siècle de Ve République, de glisser jusqu'à une feuille de papier à cigarette. Il n'y a plus de centre autonome que dans les fantasmes de quelques intellectuels et dans les nostalgies d'une poignée de radicaux. Plus que jamais, le débat politique s'obscurcit de démonologie, et la polémique légitime dévie en arguments méphitiques. Si la gauche tente une relance artificielle de la croissance (comme en 1981-1982), elle a complètement tort aux yeux de la droite ; si elle abandonne sa ligne initiale pour mettre en œuvre l'austérité qu'elle refusait auparavant, elle reste tout aussi démagogue dans l'esprit des conservateurs. Si la droite tire les leçons de son échec de 1981 et cherche à mettre au point un projet néo-libéral, la gauche s'offusque et crie au « reaganisme » ; mais si l'opposition n'évolue pas et s'en tient à ses discours antérieurs, la majorité dénonce ce syndrome de restauration. Dans la lutte politique actuelle, la gauche se réserve le monopole du cœur, et la droite celui de la compétence. Le P.C. et le P.S. s'arrogent l'exclusivité de la « légitimité populaire », l'U.D.F. et le R.P.R. considèrent sans le dire, et parfois même en le disant, que le pouvoir leur revient par décret naturel. Tous ces exercices prennent un tour burlesque lorsque la gauche — qui change de politique — n'admet point ses métamorphoses, et quand la droite adopte le langage même d'opposition systématique qu'elle a tant reproché — et à si juste titre — durant des

décennies à ses adversaires. Si l'exercice du pouvoir rend un peu fou, une cure d'opposition ne guérit pas.

Et malheur à qui ne respecte pas ces règles. Qu'un homme public, politique, syndicaliste, intellectuel, s'aventure à ne point se satisfaire de ce spectacle en noir et blanc, de ce tout-bien tout-mal, et l'accusation de trahison est vite lancée : qu'un jeune député R.P.R. de Lorraine, comme Philippe Séguin — qui a pourtant infligé de rudes revers à la gauche dans sa circonscription, a su conserver un siège sacrifié et conquérir une ville pourtant bien défendue, s'est battu comme un beau diable au Palais-Bourbon contre la majorité — ose remarquer qu'un plan sidérurgique du ministère Mauroy va dans la bonne direction, et aussitôt Claude Labbé, son président de groupe à l'Assemblée nationale, le rappelle à l'ordre vertement, le blâme hautement. Qu'un député U.D.F. comme Bernard Stasi, le maire d'Epernay — que n'effleure aucune tentation de changer de camp mais qui, depuis toujours, est attentif à la défense des droits de l'homme, en France comme ailleurs — tente de s'associer à une marche de protestation de jeunes immigrés, et le service d'ordre du P.S. cherche à l'en empêcher *manu militari.* Comme s'il existait, de part et d'autre, une union sacrée des partis pour interdire tout manquement au manichéisme. Du coup, d'une coalition à l'autre, on voit s'entrecroiser des vols entiers de « charlots » ou de « fascistes rouges », de « versaillais » ou de « petit télégraphiste de Moscou ». On s'accuse de « vichysme », d' « esprit de renonciation », de mentalité « collaborationniste », ou de volonté d' « épuration ». A croire qu'une moitié de la France occupe l'autre moitié à la façon d'une armée étrangère. Les mêmes termes se retrouvent quel que soit le vainqueur, quel que soit le vaincu. Le sectarisme est tel qu'il se trouve des hommes intelligents comme Jean-Pierre Chevènement pour prôner un « gouvernement de salut public » tout en excommuniant d'une même voix quiconque ne partage pas ses vues.

Cette gesticulation artificielle qui ressemble à un mauvais mélodrame ne donne certes point le change. Tous les Français ne se laissent pas abuser par cet opéra bouffe. Si naissent cycliquement des galaxies de clubs qui tentent de réfléchir aux voies et aux moyens de moderniser la scène politique, si triomphent sporadiquement des étrangers aux cercles politiques qui retiennent l'attention le temps d'une saison (qui oublierait la performance miraculeuse d'Yves Montand fascinant les Français à la télévision jusqu'à une heure du matin ?), si les principaux leaders eux-mêmes se donnent parfois les gants de paraître plus nuancés que leurs lieutenants et que leurs troupes, il s'agit là d'exceptions dûment contrôlées. La politique pavlovienne doit régner, même si les Français n'en veulent pas et, d'ailleurs, ceux-ci n'aiment rien tant que ces joutes puériles qui, au fond d'eux-mêmes, ne les convainquent point. Les Gallicans sont ainsi faits.

Le sel de la terre

France de gauche, France de droite, le thème des « deux France » inexpiablement dressées l'une contre l'autre court à travers toute la littérature politique. A bon droit. Quelle que soit la Constitution, quel que soit le mode de scrutin (et la IIIe République, par exemple, a essayé toutes les lois électorales), le dualisme règne et domine les esprits. La bipolarisation triomphe particulièrement sous le régime actuel, mais la bataille sacrée des deux camps a dominé depuis l'avènement du suffrage universel. Si l'on gouverne au centre, on vote pour un bloc et surtout contre l'autre. En Gallicanie, la politique, presque toujours, est binaire.

Il est cependant un autre clivage, beaucoup moins fracassant, discret, presque modeste, qui sépare lui aussi la France en deux parties perpétuellement distinctes et souvent opposées : celle des militants et celle des électeurs. Les activistes des partis font beaucoup plus de bruit que les citoyens ordinaires. Ils donnent volontiers le ton. Ils battent le tambour. Ce sont eux qui fournissent les distributeurs de tracts, les colleurs d'affiches, les signataires de motions, les virtuoses de la pétition, les experts ès démarchage politique à domicile, les porteurs de pancartes et de calicots, les premiers rangs des manifestations et, bonheur suprême, honneur merveilleux, les délégués aux congrès politiques. Ces hommes et ces femmes, ces volontaires, ont des mentalités et des

psychologies fort différentes de celles des Français moyens qui forment le corps électoral et constituent l'opinion publique. D'un côté, se rangent les « aficionados » de la politique, de l'autre, ceux qui — collectivement — représentent la France profonde.

Parce qu'ils donnent de leur temps et de leur énergie, les militants ont quelque propension à se considérer comme le sel de la terre. Ils sont plutôt un mal nécessaire — indispensable certes au fonctionnement de toute démocratie, irremplaçable même pour animer et faire vivre le pluralisme — mais sont aussi largement coupables du sectarisme ambiant, du schématisme culturel, du climat de vindicte et d'agressivité. Les activistes n'ont pas l'esprit porté aux nuances et au respect des adversaires. Ils ont besoin de ferveur, de certitudes, de chaleur et surtout d'ennemis à combattre. Il leur faut des batailles. Militant, le mot vient étymologiquement du latin *miles* qui signifie soldat. Pour eux, la politique ressemble à une guerre.

Il est d'ailleurs frappant et assez distrayant de constater, lorsqu'on les approche, à quel point ils se ressemblent tous. Certes, ils ne se recrutent pas dans les mêmes milieux mais, quelles que soient les étiquettes, leurs caractères, leurs façons d'être et leurs motivations ont d'étranges parentés. Le métallurgiste P.2 ou le cheminot inscrits au parti communiste, le professeur de C.E.S. ou le postier adhérents de base du parti socialiste, le garagiste ou le V.R.P. membres du R.P.R., le cadre commercial ou le jeune avocat qui s'engagent à l'U.D.F. ne s'aiment guère les uns les autres, se querellent beaucoup. Mais ils sont tous cousins. Même l'étudiant trotskiste ou P.S.U., même le plombier ou l'ancien d'Indochine qui suivent Jean-Marie Le Pen relèvent de leur parentèle. Tous ont besoin de croire à une cause simple et de vibrer en écoutant leurs héros. Tous ont un goût extrême pour l'idéologie, généralement en forme d'images d'Epinal. Ils ont le sens de la solidarité, du rituel et même de la liturgie. Ils révèrent le Verbe, ils

recherchent une communauté chaleureuse. L'engagement politique a ses vertus thérapeutiques.

Mais ils ne forment à eux tous, et en comptant généreusement, que 2 ou 3 % du corps électoral, de l'ensemble des citoyens. Plus de 36 millions de Françaises et de Français détiennent le droit de vote, moins d'un million s'inscrivent dans un parti. Les formations pratiquent toutes l'inflation arithmétique (le parti socialiste moins que les autres parce que chaque courant y surveille les effectifs du voisin). Au total, l'Hexagone est particulièrement pauvre en militants actifs, bien plus démuni sur ce point que tout autre pays d'Europe occidentale. L'embrigadement, la discipline de parti, la proclamation au grand jour des couleurs politiques personnelles n'entrent pas dans les mœurs locales. Aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, chacun proclame ses convictions, étale ses votes, se présente en supporter, pas ici. Le Gallican n'aime pas donner d'argent pour un parti et se révèle cotisant particulièrement rétif. Le poste le plus ingrat dans toutes les formations, quelles qu'en soient les couleurs, est immanquablement celui de trésorier. Le Français manifeste pour les affaires du pays un intérêt qui se compare à celui des citoyens des autres démocraties. Il vote beaucoup, et très régulièrement. Il s'informe assez ponctuellement. Il regarde volontiers les émissions politiques à la télévision, pourvu qu'elles soient contradictoires. Il participe plutôt plus que ne le font ses voisins du Vieux Continent, au débat des idées. La France reste, en matière politique, la plus intellectuelle des démocraties. Mais le Français (peut-être parce qu'il appartient à une vieille nation et que l'usage du suffrage universel y est de pratique ancienne) tombe aisément dans le scepticisme. Le militant est crédule, l'électeur est gouailleur. L'un succombe avec volupté au charisme du leader de son choix, l'autre résiste avec la dernière énergie, prompt à reprendre sa confiance, n'adhérant qu'un instant, juste au

Alain Duhamel
Le complexe d'Astérix
Essai sur le caractère politique des Français

Les Français, peuple contradictoire, se retrouvent dans le héros de Goscinny et Uderzo : batailleurs et prudents, râleurs et généreux, individualistes, sceptiques devant les puissants et passionnés par les grands débats collectifs, attachés à leur pays que nul autre n'égale à leurs yeux, et passant une partie de leur temps à le dénigrer... Un tempérament conservateur et capricieux, modéré et friand de nouveauté...

Alain Duhamel brosse un tableau politique des Français, analyse le comportement de cinquante-cinq millions de frondeurs légitimistes attachés à la monarchie élective, montre que les conflits entre la gauche et la droite masquent des accords profonds sur la société, que la lutte des castes a succédé à la lutte des classes, que le temps des maîtres à penser est révolu. Les citoyens, conclut-il, manifestent souvent plus de maturité qu'une grande partie de leurs dirigeants.

Le complexe d'Astérix : un essai vivant, brillant, percutant. L'analyse est émaillée d'histoires et de portraits. L'auteur des *Prétendants* présente à chacun et à chacune un miroir où se dessinent notre présent et notre avenir. Un ouvrage qui suscite le plaisir, la réflexion et la discussion.

9 782070 703128 85-I A 70312 ISBN 2-07-070312-6 75 FF tc